Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1956)
Heft: 4

Artikel: Les pharisiens : d'après quelques ouvrages récents
Autor: Margot, Jean-Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380654

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PHARISIENS

d'après quelques ouvrages récents

Les ouvrages récents consacrés entièrement au sujet particulier du mouvement pharisien sont rares. Bien plus, à notre connaissance, il n'en est point paru en français depuis longtemps, si l'on excepte le livre assez connu de Herford, *Les pharisiens*, publié par les éditions Payot, en 1928, mais qui est en réalité une traduction de l'anglais. Par contre, un certain nombre de publications (parmi lesquelles des articles de revues ou de dictionnaires) se rapportant à l'histoire du judaïsme ou à l'histoire des origines chrétiennes, contiennent des études plus ou moins développées sur cette importante secte juive. Les quelques notes qui suivent ont pour but simplement de montrer, d'après les plus marquantes de ces publications, dans quelle direction s'orientent actuellement les recherches concernant le rôle joué par le pharisaïsme [1] à l'époque des origines chrétiennes.

I. *Ouvrages et articles tendant à réhabiliter le pharisaïsme*

Dans cette catégorie, l'ouvrage le plus connu, sinon le plus convaincant, est celui de *Herford* (déjà cité ci-dessus), *The Pharisees* [2]. Herford, savant anglais spécialiste de la littérature rabbinique, fut jusqu'en 1914 président du groupe unitaire mondial. C'est à la fin de sa vie qu'il publia ce livre, le plus célèbre de ceux qu'il a écrits. Voici quelles sont ses thèses essentielles :

1. Il reproche aux savants chrétiens d'avoir jugé les pharisiens le plus souvent exclusivement sur le témoignage de leurs adversaires.

[1] Ce terme est employé généralement dans un sens péjoratif. Dans cet article, nous l'employerons au sens de « mouvement pharisien » (ou aussi de : forme de pensée qu'implique ce mouvement). Il serait peut-être plus exact de parler de « pharisianisme ».

[2] R. Travers Herford : *The Pharisees*, 1924. Traduction française : *Les pharisiens*, Paris, Payot, 1928.

Ils ont utilisé comme sources surtout Josèphe, le Nouveau Testament et les Apocalypses, mais ont négligé la littérature rabbinique qu'ils connaissaient mal. Or, il est indispensable, pour bien connaître les pharisiens et se faire une opinion impartiale à leur sujet, d'écouter leur propre témoignage tel qu'il nous est livré dans les textes talmudiques.

2. Le pharisaïsme se caractérise par son souci primordial de rechercher, avec l'aide de la « halakah » (ou interprétation de la partie législative de la Torah), l'accomplissement toujours plus parfait de la volonté de Dieu dans toutes les circonstances de la vie. Le christianisme, selon Herford, met la foi en une personne et le credo en premier, tandis que la morale vient en second. Au contraire, le pharisaïsme, ainsi que le judaïsme ultérieur qu'il a marqué de son empreinte, place l'accomplissement de la volonté de Dieu en premier, tandis que la foi (en Dieu, et non en une personne) vient en second. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'opter d'une manière définitive pour l'une ou l'autre de ces deux tendances : en réalité, ne jouent-elles pas des rôles complémentaires dans le développement religieux de l'humanité, le christianisme ayant présenté aux païens la religion sous une forme qui leur était plus accessible, tandis que le judaïsme préserve intact le trésor dont il est le dépositaire jusqu'à ce que le monde soit en état de l'accepter ?

3. L'image que le Nouveau Testament offre du pharisaïsme est faussée pour plusieurs raisons : 1° Elle ne couvre qu'une partie infime de l'histoire du pharisaïsme. 2° Elle émane de témoins hostiles au pharisaïsme. 3° Ni Jésus, ni ses disciples n'étaient d'origine pharisienne. Ils sortaient du cercle de l'« Am ha haretz » (ou peuple de la terre). Ils connaissaient donc mal le pharisaïsme. Quant au témoignage de saint Paul, il date d'après sa conversion, ce qui suffit à le rendre suspect.

4. Le conflit entre Jésus et les pharisiens a sa source dans une conception différente de la manifestation de l'autorité divine. Pour les pharisiens, cette autorité est saisie à travers la Loi et ses préceptes au moyen de l'intelligence et du discernement moral, tandis que pour Jésus elle est saisie et confessée dans une expérience immédiate. Après la mort de Jésus, la controverse prendra un tour nouveau du fait que les chrétiens (et saint Paul parmi les premiers) placeront une personne au centre de la religion.

5. Quant à l'accusation d'hypocrisie portée contre les pharisiens, elle est par trop sommaire. Si la communauté pharisienne n'avait été composée que d'hypocrites, elle n'aurait pas subsisté. Les pharisiens étaient eux-mêmes conscients des dangers que leur faisait

courir leur système. Le Talmud ne mentionne-t-il pas sept catégories de faux pharisiens, dont les hypocrites ? Mais cela n'enlève rien au sérieux avec lequel, d'une manière générale, ils ont recherché un accomplissement toujours plus poussé de la volonté divine.

Ces thèses ont suscité un certain nombre de critiques, on s'en doute. Parmi les plus pertinentes, relevons celles du *professeur M. Goguel* [1] : En reprochant aux savants chrétiens de négliger la littérature rabbinique, remarquait en particulier Goguel, Herford ignore totalement l'effort des talmudistes chrétiens modernes (Strack et Billerbeck, O. Holtzmann, Fiebig, G. Kittel, et d'autres encore). D'ailleurs, la méthode de Herford lui-même est discutable : en utilisant essentiellement des textes rabbiniques pour la rédaction de son ouvrage, il ne s'est pas assez soucié de leur date. « Il ne se demande pas, déclare justement Goguel, si les conditions dans lesquelles la tradition rabbinique a été fixée n'ont pas exercé sur elle une influence qui ne permettrait pas de s'en servir comme de témoignage précis sur le pharisaïsme du premier siècle. » Goguel se demande encore si l'élément dogmatique n'a pas joué dans le pharisaïsme un rôle plus important que celui que lui attribue Herford, et si l'enseignement des pharisiens a toute la souplesse qu'il lui prête. Quant à la partie de l'ouvrage où sont confrontés pharisaïsme et christianisme [2], elle est tout à fait insatisfaisante.

Joachim Jeremias, de son côté, dans un ouvrage dont nous aurons à reparler [3], considère le livre de Herford comme compromis à la base pour cette raison que l'auteur n'a pas su discerner la différence entre scribes et pharisiens (nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur cette distinction).

A ces quelques critiques, il faut ajouter les remarques suivantes : Il est inexact de prétendre que Jésus a mal connu le pharisaïsme. Il a fort probablement été formé dans la synagogue, dont les pharisiens étaient les véritables maîtres. Quant à saint Paul, il avait été, comme on le sait, l'élève entre autres du grand pharisien Gamaliel, et il n'est pas suffisant de dire que le fanatisme du nouveau converti explique ce qu'ont de défavorable les jugements qu'il a portés sur le pharisaïsme.

[1] Voir *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, Strasbourg, 1929, numéro 3, mai-juin, p. 269 s. : R. T. HERFORD, *Les pharisiens*, compte rendu de M. Goguel.

[2] HERFORD, *op. cit.*, chapitre VIII : *Le pharisaïsme dans le Nouveau Testament*, p. 245 ss.

[3] J. JEREMIAS : *Jerusalem zur Zeit Jesu*. II B, 1. Hauptteil, Leipzig, 1929. Chapitre 4, « Die Pharisäer », p. 115 ss., voir p. 115, note 1, au sujet du livre de Herford.

A côté de Herford, on pourrait citer bon nombre d'autres défenseurs du pharisaïsme. Nous nous bornerons à mentionner deux d'entre eux encore, l'un juif et l'autre protestant.

Le professeur *Joseph Klausner*, de l'Université hébraïque de Jérusalem, a écrit, il y a une trentaine d'années, un ouvrage, souvent fort intéressant, sur Jésus [1]. A propos du conflit entre Jésus et les pharisiens, il formule quelques remarques dignes d'attention [2]. Il reconnaît certains dangers du système pharisien, par exemple celui qui consistait à s'attacher de préférence aux devoirs concernant les relations avec Dieu (ce qu'il appelle les *pratiques*, pratiques cultuelles et rituelles) aux dépens des devoirs concernant les rapports avec le prochain (les *règles morales*). En principe, les seconds étaient aussi importants que les premiers, mais le peuple en vint à admettre que le culte passait avant la morale. C'est ce qui amena Jésus à se dresser contre les pharisiens, car la morale importait beaucoup plus à ses yeux que les « pratiques ». L'opposition entre Jésus et les pharisiens réside en bonne partie dans cette conception différente du rôle et de la place de la morale et des pratiques. Jésus met au centre de son enseignement le messianisme. Il croit à l'imminence de la fin, et prêche par conséquent une morale intransigeante, détachée de la vie nationale. Les « pratiques », si importantes pour le maintien du judaïsme, n'avaient plus la même importance dans cette perspective eschatologique. Les pharisiens, au contraire, redoutaient en général les conséquences fâcheuses d'un messianisme. L'essentiel, pour eux, était d'imprégner la vie nationale de l'esprit de la Torah, plutôt que de se lancer dans des aventures hasardeuses. Cependant, il ne faut pas pousser trop loin cette opposition : en fait, déclare Klausner, seules les exagérations de Jésus ne sont pas juives [3]. Dans tout l'Evangile, il n'y a pas un seul précepte de morale qui n'ait son équivalent dans l'Ancien Testament, les apocryphes ou la littérature midrashique et talmudique de l'époque de Jésus. Jésus a simplement eu le mérite de remettre en évidence des préceptes importants qui étaient ailleurs comme noyés dans un ensemble touffu.

Klausner, auteur juif, ne pouvait tenir compte d'une des données essentielles du problème : l'autorité unique de Jésus-Christ. Il considère Jésus comme un grand moraliste, mais n'attribue pas une valeur déterminante à sa personne et à son œuvre. Son livre n'en reste pas moins intéressant par le désir d'objectivité qui s'y manifeste.

[1] JOSEPH KLAUSNER : *Jésus de Nazareth. Son temps, sa vie, sa doctrine.* Traduction française, Payot, Paris, 1933. (L'édition originale en hébreu a paru à Jérusalem, en 1922.)

[2] Ces remarques ont été recueillies çà et là dans le cours de l'ouvrage, à partir du livre II, chapitre III, p. 283 ss.

[3] *Op. cit.*, p. 566.

Le professeur *G. Schrenk*, de Zurich, a également pris la défense des pharisiens dans un article de la revue *Judaica*, de juillet 1945 [1]. « Si l'on prend la peine d'étudier l'histoire du pharisaïsme, dit-il, on se rend compte qu'il ne faut pas en parler uniquement pour mettre en garde l'Eglise contre l'hypocrisie et le formalisme. En réalité, l'Eglise doit reconnaître le rôle positif qu'il a joué et dont elle bénéficie : les pharisiens ont exercé une influence déterminante sur la constitution du canon de l'Ancien Testament ; leur notion de l'inspiration de l'Ecriture a été adoptée par l'Eglise primitive ; leur doctrine de la résurrection est pour une bonne part à la base de la foi chrétienne en la résurrection ; ils accordaient aussi une importance primordiale à la pratique de la charité. » [2] Schrenk évoque encore à l'actif du mouvement de grandes figures comme Hillel ou Gamaliel. Il montre, en outre, comment, dans l'époque troublée qui a précédé la venue de Jésus, le pharisaïsme a sauvé la nation juive d'une contamination étrangère qui aurait pu devenir catastrophique. A cet égard, leur programme de défense spirituelle et nationale peut se résumer ainsi : Loi, temple, autel, sacrifice. Dans l'application de ce programme, ils furent opposés, d'une part, aux « Am ha-aretz » (qui négligeaient la Loi) et, d'autre part, aux sadducéens (plus opportunistes au point de vue politique). Pédants et intolérants, ils l'ont été peut-être, mais on les comprend mieux si l'on tient compte du but qu'ils s'étaient fixé. Précisons, de plus, qu'ils n'ont pas voulu être une secte, mais un mouvement populaire [3].

Parmi ces remarques du professeur Schrenk, l'argument le plus fort à faire intervenir en faveur des pharisiens est cette affirmation du rôle providentiel joué par le mouvement dans l'histoire d'Israël. Et cet argument est vrai à un double point de vue : Dans les deux siècles précédant la venue de Jésus-Christ, les pharisiens ont préservé le judaïsme d'une dangereuse contamination étrangère ; puis, après la catastrophe de 70, ils ont sauvé le judaïsme de l'anéantissement, car leur organisation, centrée sur la synagogue, lui a permis de survivre malgré la disparition du temple et du sacerdoce [4].

[1] G. SCHRENK : *Rabbinische Charakterköpfe im urchristlichen Zeitalter*, in *Judaica*, 1re année, numéro 2, Zürich, juillet 1945, p. 117-156.

[2] Encore faut-il s'entendre sur le sens de ce terme. Albright remarque que si « les pharisiens pratiquaient la charité, celle-ci ne s'accompagnait pas de véritable sympathie, car leur puritanisme croyait que la misère est le résultat du péché ». (ALBRIGHT : *De l'âge de la pierre à la chrétienté*, Paris, Payot, 1951, p. 289.)

[3] On peut se demander, cependant, si leur rigorisme ne rendait pas inévitable le sectarisme.

[4] A propos de ce dernier aspect de la question, voir l'article de R. MEYER : *Die Bedeutung des Pharisäismus für Geschichte und Theologie des Judentums*, in : *Theologische Literatur Zeitung*, 77. Jahrgang, numéro 11, novembre 1952, col. 677 ss.

II. *La position de quelques auteurs catholiques et protestants*

Face aux arguments de la défense, pour la plupart énumérés ci-dessus, les auteurs catholiques reprennent en gros (et non sans force, souvent) les accusations traditionnelles portées contre les pharisiens. C'est, par exemple, le cas de spécialistes du judaïsme comme les *Pères Lagrange* et *Bonsirven* [1]. Ils relèvent les tares suivantes que le système rendait presque inévitables : formalisme, ritualisme, particularisme, et l'exclusivisme qui va de pair avec un nationalisme étroit. Le Père Bonsirven remarque que leur culte excessif de la Loi élimina peu à peu toute tendance ascétique et mystique [2] (ce qui devait provoquer des réactions au sein même du judaïsme, plus tard) et que, si leurs intentions à l'origine étaient certainement sincères, la pratique ne put correspondre à la théorie trop exigeante [3].

Il est frappant de constater que les auteurs catholiques ne relèvent pas, dans le conflit entre Jésus et les pharisiens, le rôle qu'y a joué la question de la tradition. *O. Cullmann*, dans l'article « pharisiens » du dictionnaire encyclopédique de la Bible, de Westphal [4], attire notre attention sur ce point particulier. Les pharisiens prétendaient se servir de la tradition uniquement pour commenter les textes de l'Ancien Testament et les appliquer à des situations nouvelles. En fait, d'une part, cette tradition a pris peu à peu plus d'importance que la Loi même et, d'autre part, par ses multiples distinguo, elle a dégénéré en une casuistique nouvelle. Jésus s'est opposé avant tout à cet aspect-là du pharisaïsme (il suffit de penser, en particulier, aux antithèses du sermon sur la montagne : le « Mais moi je vous dis... » est l'affirmation d'un retour à l'esprit de la loi primitive, faussé par la tradition).

A propos de la relation entre pharisaïsme et tradition, le grand archéologue américain *Albright* émet une affirmation paradoxale (à première vue) [5]. Alors qu'ordinairement on définit le pharisaïsme entre autres comme un mouvement de réaction contre toute influence étrangère, il déclare, lui, que ce mouvement représente l'hellénisation de la tradition juive normative. Cette hellénisation se constate, en

[1] M. J. LAGRANGE : *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, Paris, 1931, et : J. BONSIRVEN : *Le judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ. Sa théologie.* 2 vol., Paris, 1934.

[2] *Op. cit.*, vol. I, p. 54 s.

[3] *Id.*, p. 71.

[4] *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, publié sous la direction de Al. Westphal. T. II. Valence, 1935, p. 381-383.

[5] W. F. ALBRIGHT : *From the stone age to the christianity*. Traduction française : *De l'âge de la pierre à la chrétienté*, Payot, Paris, 1951, p. 259 ss.

particulier, dans les méthodes d'exégèse et de dialectique employées par les pharisiens afin de développer la loi rituelle. Sont hellénistiques également l'importance accordée à la valeur et à l'ampleur des études systématiques (avec l'idée que l'homme le plus pauvre peut devenir un grand savant s'il a du zèle), et l'insistance avec laquelle les pharisiens veulent étendre l'exercice de la loi pour qu'elle s'adapte aux conditions nouvelles et à toutes les éventualités possibles.

Le point de vue du savant américain mériterait à lui seul toute une étude ; nous ne pouvons donc le discuter en détail ici. Disons simplement ceci : Certainement, l'influence de l'hellénisme a été importante en Palestine jusqu'à la période des guerres des Macchabées (milieu du IIe siècle avant Jésus-Christ), c'est-à-dire au moment de la formation du mouvement pharisien [1]. Beaucoup de Juifs savaient le grec et furent marqués par la culture hellénistique. Cependant, il ne faudrait pas surestimer la portée de cette influence dans la formation du pharisaïsme. Les emprunts qui ont pu être faits, plus ou moins consciemment, à des cultures étrangères ont été assimilés par le génie propre au judaïsme. D'ailleurs, pour prendre un point particulier, on peut admettre que l'origine de l'étude systématique de la Torah remonte au temps et à l'œuvre d'Esdras. Quant aux méthodes d'exégèse, plusieurs d'entre elles ont des racines déjà dans les textes de l'Ancien Testament [2].

Deux autres aspects de la question ont été particulièrement soulignés par *J. Jeremias* dans son ouvrage *Jerusalem zur Zeit Jesu* [3]. D'une part, il insiste sur la distinction entre *les scribes* (les théologiens) et *les pharisiens* (les hommes de la pratique). Il y avait des scribes influents parmi les pharisiens, mais tous les pharisiens n'étaient pas scribes. Dans les textes évangéliques, cette distinction apparaît clairement dans Luc 11 (v. 39-44 : attaque contre les pharisiens ; v. 46-52 : attaque contre les docteurs de la loi). En second lieu, Jeremias affirmait que les pharisiens se groupaient en *communautés fermées* (ayant pour but de rassembler autour d'elles le vrai Israël), comprenant une hiérarchie, et dont les conditions d'admission étaient strictes et précises. Cette hypothèse a déjà été contestée par le Père Bonsirven dans l'ouvrage cité plus haut [4]. En fait, on

[1] La première mention historique du nom de pharisien remonte à la deuxième moitié du deuxième siècle avant Jésus-Christ (Josèphe, Ant. XIII, 10, 5 s.), mais le mouvement est le fruit d'une évolution en Israël dont on peut fixer le point de départ au temps du retour de l'exil et de la réforme d'Esdras.

[2] L'explication étymologique d'un mot, par exemple (voir Gen. 3 : 20 ; 5 : 29 ; 17 : 5 ; etc.), ou l'exégèse parabolique (qui est dans la ligne des « maschal » de l'Ancien Testament).

[3] *Op. cit.*, p. 115 ss.

[4] *Op. cit.*, vol. I, p. 55. Le Père Bonsirven estime que les communautés de « haberim » (que Jeremias identifie avec les communautés pharisiennes) étaient rares, avant 70, à Jérusalem.

s'expliquerait mal l'influence incontestable que les pharisiens ont exercée sur le peuple [1] si leurs communautés avaient été très fermées. Mais l'argumentation de Jeremias s'expose actuellement à une objection encore plus décisive : Jeremias avait cru pouvoir décrire l'organisation des communautés pharisiennes entre autres d'après les documents dits de Damas, découverts au Caire au début de ce siècle [2]. Il voyait dans la communauté de l'alliance (ou communauté de Damas), dont parlent ces documents, une communauté pharisienne dissidente réfugiée à Damas. Or, les manuscrits récemment découverts au bord de la mer Morte tendent à infirmer cette supposition. En effet, sur la base de ces manuscrits, la critique a établi aujourd'hui un rapprochement entre la secte de Damas (ce dernier terme pouvant être entendu dans un sens symbolique) et la communauté de Qoumrân, au bord de la mer Morte, toutes les deux étant, selon une opinion généralement admise, des communautés esséniennes [3].

III. *Les pharisiens et les manuscrits de la mer Morte*

Avant de terminer, il nous reste à dire quelques mots encore à propos des découvertes de Qoumrân. Dans ses *Nouveaux aperçus sur les manuscrits de la mer Morte* [4], le professeur *Dupont-Sommer*, parlant du bouleversement qu'apporteront dans l'étude des origines chrétiennes les récentes découvertes, écrit ceci : « Au lieu de rechercher du côté pharisien et talmudique le substrat juif des doctrines chrétiennes, ainsi qu'on le faisait antérieurement, il faut désormais faire la même recherche du côté de l'essénisme tel que le révèlent les écrits nouveaux... L'Evangile n'est pas un fruit du judaïsme pharisien, il n'a pas pris naissance dans le milieu pharisien... L'enseignement de Jésus était un enseignement d'inspiration, un enseignement prophétique, à la manière des maîtres esséniens, et non pas un enseignement de tradition, à la manière des maîtres pharisiens. » [5] A n'en pas douter, l'étude des manuscrits de la mer Morte

[1] Voir JEREMIAS, *op. cit.*, p. 134 ss.

[2] *Id.*, p. 130 ss. Le document de Damas a été publié à Cambridge, en 1910, par Schechter.

[3] Voir, en particulier : A. DUPONT-SOMMER : *Aperçus préliminaires sur les manuscrits de la mer Morte*, Paris, 1950, chapitre VIII, p. 105 ss. — Le P. de Vaux s'est rangé à l'opinion du professeur DUPONT-SOMMER : *Revue biblique*, Paris, 1953, numéro 1, p. 83 ss. — Au sujet du rapprochement entre la communauté de Damas et celle de Qoumrân, voir, du même auteur, l'article paru dans la *Revue biblique*, en 1954, numéro 2, p. 206 s.

[4] A. DUPONT-SOMMER : *Nouveaux aperçus sur les manuscrits de la mer Morte*, Paris, 1953.

[5] *Op. cit.*, p. 197 s.

enrichira d'une manière très appréciable notre connaissance du milieu dans lequel est né le christianisme. Mais de là à affirmer que l'influence essénienne a été plus déterminante pour la formation de l'Evangile que l'influence pharisienne, il y a un pas qu'il ne faut pas trop se hâter de franchir. De nombreux exemples, dans le passé, ont prouvé qu'il fallait se méfier des rapprochements hâtifs. La thèse de l'éminent professeur de Paris demandera à être soigneusement vérifiée (ce qui sera certainement le cas dans les prochaines années). Elle se heurte a priori à une difficulté au moins : comment expliquer une influence si déterminante de l'essénisme, alors que les communautés esséniennes vivaient tout à fait à l'écart de la vie du peuple et étaient très fermées ? Au contraire, les pharisiens ont exercé une influence directe et profonde sur le peuple, ne serait-ce déjà que par le moyen des synagogues. Or, Jésus et ses disciples ont fort probablement passé par la synagogue, tandis que la question d'un contact de leur part avec des groupes esséniens ou essénisants est assez problématique. Par ailleurs, on peut se demander si l'essénisme n'a pas été un embranchement du pharisaïsme, un pharisaïsme poussé à l'extrême ? Quoi qu'il en soit, la discussion engagée autour des manuscrits de la mer Morte nous apportera encore bien des éléments utiles à une meilleure compréhension des diverses tendances du judaïsme au premier siècle de notre ère.

JEAN-CLAUDE MARGOT.